

# Good bye Lenin !

Wolfgang Becker, Allemagne, 2002

**Le titre semble mal choisi, bien qu'il soit justifié par une scène importante du film. On s'attend en effet à une énième description des affres de la vie à l'Est après la Pérestroïka, plus de dix ans après la chute du mur. Or, ce film est tellement riche qu'il serait dommage de s'arrêter à son titre.**

L'intrigue ne laisse, à priori, rien entrevoir qu'une comédie légère sur fond de chaos post-communiste :

A Berlin, un fils tente, pour éviter à sa mère un second infarctus qui lui serait fatal, de construire autour d'elle le monde qu'elle avait quitté huit mois auparavant en tombant dans le coma. Exercice périlleux, puisque ce monde n'existe plus : dans ce court laps de temps, le mur est tombé, le pouvoir a changé de mains, l'Allemagne est réunifiée.

On peut passer un très bon moment, tout au long du film, et s'émouvoir de cette dévotion d'un fils pour sa mère, le tout servi par la belle musique de Y. Tiersen. Et ce serait déjà bien. Mais la qualité du film, son caractère de comédie, où le réalisateur joue sur le décalage d'information entre les protagonistes et le spectateur, nous oblige à voir au-delà de cette trame.

Ce que le réalisateur veut nous montrer, est une chose qu'il nous est difficile de concevoir pour ne l'avoir pas vécue. C'est certainement d'autant plus difficile à comprendre pour ses compatriotes de l'Ouest, qui ont, eux, leur vision de la réunification, et à qui le message semble s'adresser en premier lieu.

Il s'agit de montrer la difficulté à vivre avec un passé équivoque, non parce qu'on en a honte, mais parce qu'on l'aime. Ces gens qui ont passé leur enfance derrière le rideau de fer n'ont pas que des souvenirs amers. Comme nous, ils éprouvent de la tendresse pour les émissions de leur enfance, pour leurs vacances au bord de la mer. Même si c'était dans un camp de pionniers et même si leurs émissions étaient de la propagande (à nos yeux).

Mais voilà, ils ont dû - et souvent, avec succès - s'adapter à leur nouvelle vie occidentale, incarnation du triomphe du capitalisme sur le communisme. On leur a demandé de reconnaître avec nous, occidentaux, toute l'horreur de leur ancienne vie, faisant d'eux des coupables ou des victimes de l'ancien régime, les rendant criminels d'en être nostalgiques. Alors comment concilier ces bons souvenirs et cette nouvelle vie, comment vivre cette schizophrénie imposée à cette génération qui avait entre 15 et 35 ans en 1989 ?

C'est ce dont nous parle le réalisateur et que nous ne devrions pas ignorer si on ne veut pas imprudemment fouler au pied leurs sentiments et leur passé. Il illustre ce problème de façon très savoureuse, en projetant, par exemple l'avenir idéal d'alors sur la réalité d'aujourd'hui, ce qui donne une couleur tout à fait intéressante aux événements.

La scène-titre prend aussi un sens nouveau : le symbole de la chute d'un régime devient une interrogation accusatrice : qu'as-tu fait de ton passé ? Et aussi : que vas-tu en faire ?

Pour le côté «comique», qui renseigne abondamment sur le quotidien berlinois de cet époque, rien n'est épargné : ni la vacuité du système Est-allemand, ni la futilité du système capitaliste. Il montre à merveille ce que les citoyens de l'Est eurent comme première vision du capitalisme et qui n'est pas ce dont on peut être le plus fier. Il montre à quel point les repères des deux mondes étaient différents et incompatibles. Mais l'auteur ne se pose pas en dénonciateur, il est observateur fidèle (n'importe qui ayant vécu ou séjourné assez longtemps là-bas à l'époque peut le confirmer), tel un Nanni Moretti dans son « journal intime », tout en finesse, à travers la voix off de son héros, voix dont le timbre (en vo) confère une douceur infinie à ces sentiments.

Kumar  
Critiques Ordinaires  
14 octobre 2003